

1890 : «Étudier la petite patrie, son génie et son histoire, exalter ses héros, c'est faire une œuvre utile à la grande patrie, à la France.» À trop insister sur ce thème, cher à la droite monarchiste, on en viendrait à faire du grand historien un obstacle au développement du nationalisme breton !

Les différents thèmes que nous venons d'évoquer ont été brassés au cours d'une table ronde un peu décevante, qui a fourni toutefois à certains intervenants l'occasion d'atténuer les critiques adressées à La Borderie éditeur de sources. Selon Bernard Merdrignac, une bonne partie des éditions de Vies de saints dues au Vitréen «sont toujours utiles et n'ont pas été remplacées». À tout prendre, ajoute-t-il, «les Bollandistes, qui étaient considérés comme les éditeurs les plus sérieux, ne font guère mieux». Rectifions une erreur à la page 229 : l'historien mentionné n'est pas François Artoc, mais François Hartog, auteur d'un ouvrage intitulé, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, 1988. Cette remarque nous donne l'occasion de suggérer un parallèle entre l'historien breton et son illustre émule français, décédé en 1889. À ceux qui s'étonnent de la confiance naïve de La Borderie envers les vies de saints, nous conseillons de méditer ces lignes de Fustel de Coulanges, pour lequel le véritable esprit critique consistait «à prendre les textes tels qu'ils ont été écrits, au sens propre et littéral, à les interpréter le plus simplement qu'il est possible, à les admettre naïvement sans rien y mêler du nôtre. Le fond de l'esprit critique, quand il s'agit de l'histoire du passé, est de croire les Anciens». Comme le maître parisien, le maître rennais n'a-t-il pas tenté une impossible conciliation entre doute et croyance, au risque de paraître à certains trop critique et à d'autres trop crédule ?

Hervé MARTIN

Jean-Yves LE DISEZ, *Étrange Bretagne, récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830-1900)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 494 p.

Plus de deux douzaines de relations prouvent l'intérêt des Anglais pour la Bretagne au XIX^e siècle, mais forment un corpus très disparate. Cela va de l'enquête consciencieuse et ambitieuse au carnet de route ou au guide commenté, du recueil d'articles au journal de voyage, avec des compilations d'emprunts divers : récits antérieurs, pages de Souvestre et de Cambry, extraits du *Barzaz Breiz*, des recueils où le texte n'est qu'accompagnement de dessins ou de photographies ; certains volumes sont le fruit d'une longue expérience, de plusieurs séjours et d'autres d'une rapide incursion complétée par quelques lectures. Certaines étaient inconnues avant les travaux de Le Disez qui a établi une liste exhaustive et une bibliographie détaillée, d'autres avaient déjà été étudiées et exploitées comme documents sur notre province au XIX^e siècle.

Les voyageurs venus d'outre-Manche pour parcourir la Bretagne de Louis-Philippe ou de Napoléon III complètent les chroniques des villes et des cantons qu'ils ont visités, apportent des détails, fournissent des précisions utiles, pour peu que les textes soient soumis à une certaine critique. La relation de voyage n'offre que bien rarement un document objectif, elle témoigne surtout de rapports complexes entre deux sociétés, elle révèle la personnalité du voyageur encore plus que celle de l'indigène.

C'est ce que Le Dizez a choisi d'analyser, en précisant bien qu'il s'agissait d'une contribution à une «anthropologie du tourisme littéraire», à une étude du «discours de langue anglaise». Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à un travail sur l'image de la Bretagne ou sur des «impressions de Bretagne» au XIX^e siècle, comme le titre *Étrange Bretagne* pourrait le suggérer. Toutefois, nous nous doutons bien que le lecteur cherchera à recomposer un tableau de la Bretagne pittoresque ou insolite à partir des nombreux extraits en anglais avec traduction fidèle qui forment en quelque sorte une anthologie (mais dans le désordre, sans suivre d'itinéraires ou une progression chronologique), bien que l'objectif de l'auteur soit tout autre.

En effet, Le Dizez présente des hommes – et quelque femmes – et leur discours : des personnalités très diverses, des publicistes vivant de leur prose, des amateurs cherchant à rentabiliser leur voyage ou à raviver leurs souvenirs, des snobs, des désœuvrés, des dilettantes, des nostalgiques et des grincheux, des pêcheurs et des chasseurs, des clergymen, parfois même missionnaires, des Londoniens, des provinciaux, voire gallois, des gentlemen et des ladies s'accordant quelques semaines de détente de l'autre côté de la Manche, à la belle saison, s'arrêtant à Dinan ou poussant jusqu'à la pointe, Saint-Mathieu, avec leurs carnets de croquis et une petite bibliothèque bretonne... Aucun n'est passé à la postérité, soit en Grande-Bretagne, soit en Bretagne, et aucune de leurs relations n'est devenue un classique du récit de voyage. Ces voyageurs sont regroupés en trois catégories : ceux qui enquêtent, ceux qui arpentent (et il faut alors beaucoup marcher) et ceux qui regardent (qu'on appellera touristes), sous la présidence en quelque sorte, du précurseur T. A. Trollope, dont les deux volumes de *A summer in Brittany*, parus à Londres en 1840, constituent, dit Le Dizez, «un condensé de notre corpus».

Trollope nous semble un observateur scrupuleux, cultivé, bien informé, sensible, lucide mais indulgent, perspicace mais sans aigreur ; mais l'analyse qui est faite de *A summer in Brittany* qui doit permettre de définir la démarche du visiteur, ses motivations, de détecter ses préjugés, permet à Le Dizez d'avancer que Trollope ne parcourt les campagnes bretonnes que pour les réduire à des décors pittoresques où s'agitent des figurants grotesques ; au mieux, le pays qu'il arpente n'est qu'un musée, conservatoire de mœurs révolues, oublié ou épargné par le progrès..., hors du siècle ! Certes, Trollope

est le représentant de la bourgeoisie victorienne, fière de ses valeurs, assurée de sa supériorité morale, sociale et intellectuelle, l'élite d'un peuple élu, mais peut-on dire qu'il n'a franchi la Manche que pour observer les mœurs d'une population rustique, vivant dans l'indigence et l'ignorance, prisonnière de ses landes, de sa langue, de sa religion et de son passé ? Faut-il réduire le voyageur à un « prédateur », dissimulant mal le mépris qu'il éprouve pour une humanité inférieure ? Les autres voyageurs seront à leur tour soupçonnés de regarder les Bretons comme de bons sauvages ou de farouches créatures et de se complaire à les décrire avec une dédaigneuse commisération.

Il est vrai que les voyageurs britanniques n'apprécient la Bretagne que comme un pays en marge et hors du temps, un « ailleurs » accessible à qui ne peut se payer les pays lointains. Saint-Malo est la porte de l'Orient pour les bourses modestes, la Bretagne offre avec un bon rapport qualité/prix, des scènes colorées, exotiques et une population pittoresque et modérément miséreuse et superstitieuse (ce sont les sabots et le papisme au lieu des babouches et de l'Islam, des galeux au lieu de lépreux).

Qu'attendre de ces Britanniques de second choix, qui n'accèdent qu'à un tourisme de proximité et à un dépaysement sans risques, qui savent déjà tout de la Bretagne en embarquant à Southampton, et qui connaissent les recettes et les ficelles du récit de voyage « à l'anglaise » avec la succession d'anecdotes et de croquis ? Pour *Le Dizez*, il s'agit de surprendre leur regard sur l'« autre » ; d'ailleurs sa thèse s'intitulait : *L'autre des Victoriens*. Il n'est que trop certain que presque tous les voyageurs, citadins cultivés, appréhendent mal cet « autre », le Breton, rural (et supposé inculte), derrière la barrière de la langue et des clichés, réduit à un accessoire au pied des calvaires ou des mégalithes. Mais faut-il détecter dans chaque phrase le signe d'une volonté de ramener l'« autre » à l'aliénation du primitif face au civilisé, du colonisé face au conquérant ?

Entre touristes et indigènes les rapports sont toujours inégaux, les relations inévitables ; à tout le moins le voyageur impose toujours sa vision qui transforme la réalité, en l'idéalisant parfois... Les sujets de la reine Victoria ont été le plus souvent incapables de traiter les Bretons sur un pied d'égalité certes, mais la Bretagne était pour eux comme une Arcadie, voire un paradis perdu...

Nous ne partageons pas toutes les conclusions de l'auteur, parti à la rencontre des voyageurs victoriens dans leur découverte des « derniers Bretons », néanmoins, nous invitons les lecteurs à suivre attentivement ce parcours et à y découvrir une remise en cause de beaucoup de certitudes ; les voyageurs victoriens nous amènent à douter de la bretonité.

Jacques GURY